

Jacques MUSSET

Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ?

Enquête sur le XX^e siècle catholique
et l'après-concile Vatican II



KARTHALA

Sens & conscience

Collection dirigée par Robert Dumont

A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, face à l'effervescence intellectuelle et sociale du monde européen, l'Église catholique vit repliée sur elle-même. Se sentant menacée par les remises en cause de la culture moderne, elle campe sur sa doctrine déclarée immuable. De l'intérieur cependant et en France notamment, des chrétiens prennent l'initiative de repenser le christianisme dans les domaines historique, biblique, philosophique, théologique et social. Leur objectif, c'est de faire entrer l'Église catholique dans la modernité afin d'actualiser l'Évangile en leur temps. L'historien Louis Duchesne, le bibliste Alfred Loisy, les philosophes et théologiens Maurice Blondel et Lucien Laberthonnière, le scientifique Édouard Le Roy, le militant social Marc Sangnier sont les grandes figures de ce mouvement. Rome prend peur. Les acteurs de cette renaissance prometteuse, que leurs adversaires nomment « les modernistes », sont condamnés, voire excommuniés. Le pape Pie X (1904 -1914) met en place dans toute l'Église un système de contrôle pour couper court à la résurgence possible du péril « moderniste ».

Pendant cinquante ans (1914-1960), le catholicisme sera ainsi soumis à une chape de plomb sous les pontificats de Benoît XV, de Pie XI et surtout de Pie XII. La pensée officielle s'impose avec une redoutable fermeté. Les novateurs, notamment les membres des célèbres Écoles dominicaine du Saulchoir et jésuite de Fourvière, sont les cibles de la nouvelle inquisition. Les théologiens Chenu, Féret, Congar, De Lubac, Fessard, Teilhard sont ainsi destitués et même exilés. La traversée est rude pour tous ceux qui s'essaient à revivifier le catholicisme.

Arrive le concile Vatican II initié par Jean XXIII. En dépit d'ouvertures et d'innovations, la doctrine dogmatique et morale sous-jacente demeure en très grande partie traditionnelle. Les questions posées par « la crise moderniste » restent sans réponse. Peu d'années après la clôture du concile, une régression s'opère sous Paul VI et va s'accroître sous Jean-Paul II et Benoît XVI. Face à cette situation verrouillée et qui le demeure sous le pape François, de pensée classique bien que soucieux d'ouverture aux personnes marginalisées, la nécessaire mutation du catholicisme reste-t-elle possible ? A quelles conditions, les questions des « modernistes » pourraient-elle être prises en considération ?

Jacques Musset a été successivement aumônier de lycée, animateur de groupes bibliques puis formateur à l'accompagnement des malades en fin de vie en milieu hospitalier. Il est l'auteur de plusieurs livres sur l'aventure spirituelle et chrétienne.

Jacques Musset

Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ?

**Enquête sur le XX^e siècle catholique
et l'après-concile Vatican II**

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

OUVRAGES DE JACQUES MUSSET

Le livre de la Bible en deux volumes : Ancien et Nouveau Testament, Gallimard Jeunesse, (en collaboration avec vingt-cinq illustrateurs et traduit en douze langues), 1985 et 1987. Réunis en un volume, 2008.

L'enfant d'où je viens, Siloë, 2003.

Ma traversée des séminaires, préface de Gérard Bessière, Siloë, 2005.

Une vie en chemin, préface de Gérard Bessière, Siloë, 2007.

Le potager, école d'humanité, autoédition, 2008.

S'approprier l'évangile selon saint Matthieu (Comprendre le texte ; risquer sa propre parole), autoédition, 2009.

Les chemins de la naissance à soi-même, Préface d'Yves Prigent, Karthala, 2007.

Quand la maladie ramène à l'essentiel, Préface de Charles Juliet, Siloë, 2011. Réédition Karthala, 2014.

Être chrétien dans la modernité, réinterpréter l'héritage pour qu'il soit crédible, Golias, 2012.

L'aventure intérieure. Les mots-compagnons de mes chemins, Karthala, 2013.

Marcel Légaut, une parole féconde, Karthala, 2014.

Repenser Dieu dans un monde sécularisé, Karthala, 2015

Introduction

Sens et actualité de la question

Le mot « modernisme », communément entendu comme une crise majeure dans le catholicisme européen il y a un peu plus d'un siècle, ne veut sans doute rien dire aujourd'hui à la majorité des chrétiens et des non-chrétiens. Si on prononce devant eux l'expression « la crise du modernisme », ils penseront peut-être spontanément que c'est l'une des nombreuses perturbations qu'a traversées l'Église catholique au cours des siècles. Et il est possible qu'ils évoquent alors ce qu'est pour eux la crise actuelle à laquelle elle est confrontée.

Certains diront que l'Église les déçoit tellement par son conservatisme et son autoritarisme qu'elle ne les intéresse plus ; ils l'ont quittée sur la pointe des pieds ou d'une manière fracassante, ils n'attendent plus rien d'elle. Elle leur est devenue indifférente. D'autres qui demeurent à l'intérieur tout en déploquant des prises de position archaïques de ses responsables feront remarquer que des réformes restent possibles et que déjà depuis Vatican II des choses ont bougé. D'autres, encore attachés à l'Évangile mais constatant l'immense fossé entre d'une part le message et la pratique de Jésus, et d'autre part l'enseignement doctrinal et moral officiel de l'Église, se demandent si l'écart peut être un jour comblé, tant la doctrine et l'organisation actuelle du catholicisme leur semblent bétonnées, validées

qu'elles sont, aux yeux des responsables, par Dieu lui-même. Cette justification est affirmée tout au long du Catéchisme catholique officiel de Jean-Paul II datant de 1992 qui est censé condenser la vérité catholique et s'impose théoriquement à tous les catholiques.

Aux uns et aux autres, ce livre voudrait fournir quelques clés pour comprendre le cœur de la crise actuelle de l'Église catholique en Occident et les raisons de son impossibilité à la surmonter. Cette crise est en effet infiniment profonde, beaucoup plus que ne l'estiment les partisans d'une « politique » de simples réformes. Il convient donc d'en repérer les causes fondamentales si l'on veut y remédier autrement que par quelques ajustements d'organisation qui, sans être dérisoires, ne changent rien essentiellement à la situation actuelle et surtout à ses causes qu'il s'agit d'identifier. Or les raisons du malaise actuel sont fondamentalement les mêmes que celles qui ont déclenché la crise « moderniste » à la fin du XIX^e siècle, à savoir le refus de l'Église officielle de réinterpréter l'héritage chrétien dans la culture de la modernité au sein de laquelle baignent les hommes et les femmes de l'Occident, consciemment ou inconsciemment, depuis les XVII^e et XVIII^e siècles. En effet, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, des chercheurs chrétiens de grande qualité ont essayé de réconcilier la religion catholique avec les exigences de la culture moderne dans les domaines historique, exégétique, philosophique, théologique, social et politique. Les seules réponses des autorités catholiques du moment ont été des condamnations, des interdictions, des répressions, des excommunications.

Durant la première moitié du XX^e siècle, ces mêmes autorités et leurs successeurs ont mis en place pour éteindre définitivement l'incendie un système d'enseignement des futurs prêtres et des laïcs conforme à la doctrine officielle et auquel tous les prêtres et les fidèles devaient se soumettre sous peine d'être l'objet des foudres de Rome. Ce fut le cas pour un certain nombre de penseurs et de théologiens dont la valeur ne fut reconnue que des dizaines d'années plus tard. Il est cependant impossible aux censeurs d'enterrer les questions et d'interdire de penser... Souterrainement ou discrètement, les écrits ont circulé, des réseaux se sont créés, des gens se sont rencontrés en

dépît des soupçons et dénonciations, des menaces et des interdictions qui ont tant marqué le pontificat du pape Pie XII. Sitôt sa disparition, l'ardente aspiration de chrétiens et de prêtres de base à une Église plus ouverte a conduit son successeur, le pape Jean XXIII, qui avait lui-même souffert des injustices du pouvoir romain au cours de ses différents ministères, à convoquer un concile pour rajeunir la vieille Église romaine.

Qu'en est-il sorti ? En dépit des ouvertures réelles de Vatican II, les fondements de la doctrine catholique – son discours sur Dieu et le Christ – d'où tout le reste découle, à savoir l'Église et son organisation hiérarchique, la conception des ministères et des sacrements, la place des laïcs, la morale, la relation avec les autres Églises chrétiennes, demeurent les mêmes malgré un certain nombre d'améliorations qui, si bénéfiques qu'elles soient, ne touchent pas l'essentiel. Ils n'ont d'ailleurs pas mis longtemps à se réaffirmer avec intransigeance, sans que l'on se soucie aucunement de les repenser dans la culture de notre temps. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Les raisons qui ont conduit l'Église à s'opposer farouchement au « modernisme » il y a un siècle sont, en dépit des apparences, les mêmes dont se réclame l'Église catholique aujourd'hui pour refuser une actualisation du christianisme en tenant compte des conquêtes intellectuelles du monde moderne qui n'ont fait que se développer depuis plus de cents ans. Ces raisons, on peut les résumer ainsi pour l'essentiel : la doctrine chrétienne issue du Christ, dont le pape et les évêques se disent les gardiens et les interprètes autorisés en raison du mandat reçu de Dieu par le Christ, cette doctrine ne peut changer. Elle traverse les générations et les cultures et ne variera pas jusqu'à la fin des temps.

Pour mieux comprendre la situation présente de l'Église catholique, campant sur une doctrine éternelle et immuable, il est donc du plus grand intérêt de pratiquer un retour historique sur la fameuse crise moderniste d'il y a plus d'un siècle dont certains disent qu'elle est définitivement enterrée. En fait, il n'est pas difficile de constater non seulement qu'elle ne l'est pas, ne l'a jamais été, mais qu'elle ressurgit de plus belle en notre temps et d'une manière massive. Lorsque, dans les vies individuelles, les sociétés, les pays, des problèmes cruciaux ne

sont pas résolus ou mal résolus en leur temps, par peur, fuite en avant, contrainte ou dénégation, ils réapparaissent plus ou moins longtemps ensuite avec davantage de vigueur et de pertinence. Cette expérience vaut aussi pour l'Église catholique : son histoire est ainsi jalonnée de questions qu'on a voulu résoudre autoritairement et clôturer définitivement, alors qu'après coup les réponses apportées apparaissent en porte-à-faux par rapport à la culture du temps quand elles ne sont pas franchement inadéquates.

La première partie de cet ouvrage consistera donc à décrire d'abord ce qu'on appelle historiquement la crise moderniste de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle (1893-1914) : nous analyserons le terrain culturel sur lequel elle s'est développée mettant en regard deux approches opposées du christianisme ; puis nous évoquerons en détail le choc de ces deux approches sur les plans historique, biblique, philosophique, théologique, social et politique. Enfin, ce qui est peu connu, nous mettrons en lumière le système de défense interne répressif mis en place par Rome pour contrôler les esprits afin d'éviter le retour des « funestes erreurs modernistes ».

Dans une seconde partie couvrant la période 1914-1960 , nous verrons comment, durant plus de la moitié du XX^e siècle, l'Église catholique a vécu une période de glaciation dogmatique et morale malgré nombre d'initiatives prises pour la rénover. Celles-ci ont été suspectées de « déviationnisme » et leurs auteurs ont été condamnés, exilés et réduits au silence.

Dans la troisième partie, en analysant la situation de l'Église depuis Vatican II (1962-1965) jusqu'à nos jours, nous constaterons que , malgré des changements et des améliorations de surface, elle demeure établie sur la même doctrine dogmatique et morale élaborée il y a des siècles dans des cultures qui ne sont plus les nôtres. Nous noterons le décalage de cette doctrine et de ses conséquences pratiques avec les exigences intellectuelles de notre époque, ce qui est sans doute la principale cause de la désaffection et de l'indifférence de beaucoup de personnes vis-à-vis du catholicisme.

Qu'il soit clair pour les lecteurs de cet ouvrage que ce livre n'est pas, dans l'esprit de son auteur, un règlement de comptes

envers ceux qui détiennent le pouvoir dans l'Église. Profondément attaché au témoignage de Jésus de Nazareth, je me sens membre de la Communauté chrétienne catholique, bien que je sois loin de partager sa pensée et sa pratique actuelle. Mon but est essentiellement constructif. Mais la lucidité exige que soit regardée en face la réalité sans complaisance, que soient mis en lumière les obstacles qui se sont opposés hier et qui s'opposent aujourd'hui à une véritable inculturation du christianisme dans la modernité, qu'en soient démontrées les raisons pour y remédier et trouver les chemins possibles de sa nécessaire mutation.

Je suis loin d'être le premier à conduire cette étude sur la crise moderniste et ses suites jusqu'à notre époque. Depuis plus de quarante ans, des spécialistes, historiens, philosophes, exégètes, théologiens, se sont penchés sur les événements d'il y a un siècle et il n'en manque pas non plus pour analyser la situation qui s'en est suivie jusqu'au concile et, depuis le concile, jusqu'à nos jours. C'est de leur immense travail dont je me sers avec reconnaissance pour le vulgariser auprès du plus grand nombre, car il est capital que les chrétiens d'aujourd'hui soient informés, qu'ils aient en mains ce qui leur permet de se faire une opinion personnelle, de façon qu'ils deviennent d'avantage acteurs à part entière du renouveau radical qui s'impose dans l'Église catholique. Souvent ils font état de déception mais n'arrivent pas à cerner à quelle profondeur s'enracine ce qui les choque, ce qui les laisse insatisfaits, ce qui parfois les désespère. S'ils veulent bien consentir à cette recherche de lucidité, ils trouveront dans cet ouvrage des éléments qui les éclaireront et les aideront à promouvoir en eux-mêmes et en lien avec d'autres un christianisme qui soit Bonne Nouvelle pour le monde d'aujourd'hui.

PREMIÈRE PARTIE

**CE QUE FUT LA CRISE DU MODERNISME
(1893-1914)**

1

Le contexte, les acteurs et les enjeux

Dans son *Histoire religieuse de la France contemporaine*, l'historien Adrien Dansette résume au mieux ce qu'on appelle « le modernisme ». Il représente pour lui « l'ensemble des efforts accomplis par des hommes qui furent tous des croyants au début, réformateurs de l'Église parce que ses défenseurs, en vue d'accorder la religion catholique aux besoins intellectuels et moraux de leur temps¹ ». Les autorités de l'Église qui ont forgé le mot « modernisme » au début du xx^e siècle² ont voulu y voir une entreprise complotant délibérément contre elle. En fait, malgré la concordance dans le temps des travaux accomplis par les différents acteurs du « modernisme », il est inexact de parler d'un système ou d'un mouvement organisé sciemment par eux pour saboter l'Église. En réalité, leurs initiatives sont personnelles et indépendantes, et même, on le verra, les promoteurs de ces initiatives manifesteront des divergences entre eux. Par contre ce qui unit leurs démarches, dans quelque domaine que ce soit, c'est que ces auteurs ont une vive conscience du fossé qui sépare la religion catholique et les besoins intellectuels et moraux de la société moderne de leur temps. Leur objectif est de tenter de réconcilier l'Église avec ce monde en plein changement culturel. Pour atteindre ce but,

1. Adrien Dansette, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Flammarion, 1951, tome II, p. 438-439.

2. Le mot apparaît dans l'encyclique du pape Pie X *Pascendi* 1907 qui en est la condamnation solennelle.

il faut – c'est une exigence pour eux – secouer l'inertie de la pensée religieuse.

Quant à ce qu'on appelle la crise du « modernisme », elle désigne à la fois les émois et les peurs que susciterent les initiatives des « modernistes » à l'intérieur de l'Église et même de la société et les polémiques qui s'en suivirent entre ces novateurs et les tenants des positions officielles catholiques. Ce sont aussi les soupçons et les accusations de brader l'orthodoxie dont ils furent l'objet, et enfin les mesures disciplinaires qui s'abattirent sur eux, allant jusqu'à la condamnation de leurs œuvres et l'excommunication.

Historiquement, on situe la crise du « modernisme » sur une vingtaine d'années entre 1893 et 1914 et principalement dans cinq pays européens, en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en Belgique. On s'en tiendra principalement à la situation française. Ce fut une période de rudes et parfois d'extrêmes tensions entre les partisans des différentes positions. Les « modernistes », comme on le verra, subirent des attaques de tous genres dans les journaux et revues catholiques, dans des livres et des pamphlets de la part des ardents défenseurs de la doctrine traditionnelle de l'Église. Ils furent simultanément dans le collimateur permanent de nombre d'évêques et d'ecclésiastiques français ainsi que de l'autorité papale, instance suprême de jugement, et de ses collaborateurs.

Cette crise à vrai dire couvrait depuis très longtemps avec l'apparition de ce que l'on nomme « la modernité » : ses débuts datent du XVI^e siècle, elle s'est affermie aux XVII^e et XVIII^e siècles et n'a cessé de se développer jusqu'à nos jours. Durant ces trois siècles l'Église catholique vit fort mal la mentalité d'émancipation de la nouvelle culture en Occident. Sentant ses certitudes remises en question, elle se raidit dans une attitude défensive et réagit en multipliant les condamnations et en affirmant haut et fort qu'en elle réside la Vérité. La crise moderniste à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle a ainsi porté à son paroxysme le malentendu et l'incompréhension entre l'Église et les partisans de « la modernité ». Avant de décrire cette crise proprement dite, il est donc important d'en percevoir l'arrière-plan historique dans lequel elle plonge ses racines.

Petite histoire des rapports mouvementés de « la modernité » avec le catholicisme jusqu'à la crise moderniste

L'avènement de la modernité aux ^{xvi}e, ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles est une sorte de déflagration et même de cataclysme dans la conscience tranquille qu'a jusqu'alors l'Église catholique de détenir la Vérité dans le monde connu coïncidant avec la chrétienté. Depuis qu'elle est devenue religion officielle de l'empire romain au ^ve siècle de notre ère, elle n'a cessé d'affirmer cette prétention et de l'imposer y compris par la force. Or à l'époque de la Renaissance et ensuite, elle est brutalement contestée par un certain nombre de penseurs qui revendiquent le droit pour chaque humain de penser librement avec sa raison et de soumettre à son jugement tout enseignement et toute opinion sans exception venant du passé et de la tradition chrétienne. C'est là une profonde rupture avec le fonctionnement habituel de la société chrétienne où tous les fidèles étaient assujettis à penser selon la doctrine définie par les autorités religieuses et, disaient-elles, garantie par Dieu. Il s'agit d'une révolution copernicienne dans la façon de se rapporter aux autorités prétendument détentrices du vrai, dans la manière de se comprendre soi-même dans la société et dans le monde, dans la démarche d'hériter d'une culture avec droit d'inventaire et de la transmettre d'une manière créative.

Suivons les différentes phases de l'avènement et du développement de la modernité jusqu'à la crise moderniste encourageant la libération de l'individu à l'égard de la tradition puis du pouvoir établi, et voyons en même temps comment l'Église a réagi en se défendant contre ce qui lui semblait une agression.

• ^{xv}e-^{xvi}e siècles

Il faut remonter aux ^{xv}e et ^{xvi}e siècles pour voir apparaître la revendication d'une pensée personnelle par rapport aux héritages religieux anciens considérés comme la Vérité indiscutable. L'époque de la Renaissance inaugure ce souci avec quelques auteurs. L'Italien Pic de la Mirandole [1463-1494] est l'un d'eux. Son livre fameux, *De la dignité de l'homme*, est une petite révolution. Il avance que Dieu n'a pas créé l'homme

d'une manière achevée mais dans une certaine indétermination, ce qui fonde sa liberté et sa pensée autonome en vue de chercher et trouver le sens de son existence qui n'est pas définie d'avance. L'homme peut donc s'opposer à des institutions et des pouvoirs, y compris religieux, qui le contraindraient à ne plus conduire sa vie selon les exigences de sa propre conscience.

Par ailleurs, au début du XVI^e siècle, la réforme protestante initiée par Luther en Allemagne est une protestation contre la doctrine catholique officielle imposée du dehors aux consciences chrétiennes et reposant, selon elle, sur des bases erronées, élaborées au cours des siècles et en contradiction avec les intuitions originelles du christianisme. Cet ébranlement de l'édifice doctrinal et de l'organisation catholique manifeste une fracture jamais vue avec les références traditionnelles qui s'imposaient jusque-là à tous. Les responsables de l'Église catholique, persuadés de détenir la Vérité, se crispent au lieu de s'interroger sur les raisons de la Réforme protestante, et répondent par ce qu'on appelle « La contre-réforme catholique ». Pour défendre la doctrine et la structure traditionnelle de l'Église, le concile de Trente (1545) les renforce et met en place en 1563 un instrument de surveillance des écrits religieux et profanes : le fameux *Index librorum prohibitor* qui va condamner sans ménagement jusqu'au concile Vatican II une multitude d'auteurs.

À la même période, des penseurs humanistes comme le grand Érasme de Rotterdam [1469-1536] et comme notre Montaigne français [1533-1592], l'auteur des célèbres *Essais*, sont aussi représentatifs de la liberté de pensée qui les autorise à prendre de la distance vis à vis de conceptions de l'homme et de modes d'organisation des sociétés considérés comme normatifs. On ne sera pas étonné que ces deux penseurs ne soient pas appréciés en cour de Rome, le premier ayant maille à partir avec les autorités ecclésiastiques qui le somment de choisir entre le catholicisme et la réforme... Pourtant ils font profession de foi chrétienne. Le siècle de la Renaissance est ainsi un siècle difficile pour tous les humanistes chrétiens désirant de toutes leurs forces, comme Érasme, un retour de l'Église à l'Évangile vécu, accompagné de profonds changements dans la manière de conduire la communauté des croyants. Le XVI^e siècle se termine

par une radicalisation des positions catholiques et il en va de même aux tout débuts du suivant. Qu'on se rappelle que Galilée fut condamné en 1616 !

• *xvii^e siècle*

Et pourtant le mouvement d'émancipation inauguré cent ans plus tôt continue et même s'accélère. C'est surtout à partir du xvii^e siècle que naît vraiment la pensée moderne qui décide de se prendre en charge elle-même et de s'affranchir de ce qui la bridait dans son autonomie. Descartes [1596-1650], dans son *Discours de la méthode* publié en 1637, relate une réflexion qu'il se fit en Allemagne, durant l'hiver 1619-1620, alors qu'il était loin de ses livres :

J'avais tout le loisir de m'entretenir dans mes pensées. Après que j'eus employé quelques années dans le livre du monde à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour la résolution d'étudier aussi en moi-même et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre [...].

[L'un de mes chemins, le premier, était] de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment être telle.

Ainsi posait-il avec netteté la revendication de penser par soi-même avec comme seul guide sa raison. Dans la modernité, le « je » entre en scène. Il ne veut plus dépendre passivement des autres pour connaître. Il soumet à sa réflexion critique tout ce qu'il apprend d'autrui et d'abord ce qu'il a reçu de la tradition, tout ce qui lui a été imposé par autorité.

C'est là que se joue la rupture entre modernité et antiquité. Tous les discours anciens étaient transmis par voie d'autorité, par enseignement magistral. Avant le xv^e siècle, il n'y avait pratiquement pas de livres et l'élève prenait en note ce que dictait le professeur et le répétait. Apprendre à l'époque, c'était étudier, découvrir la pensée des anciens, des personnes de valeur, reconnues pour leur bon jugement, et ensuite le transmettre aux autres. Le discours scientifique qui apparaît ne repose plus, lui, sur l'ancienneté, ni non plus sur l'autorité et la répétition, mais sur la recherche, l'observation, l'expérimenta-

tion, le raisonnement. Il faut apprendre. La vérité n'est pas fixée à jamais dans une tradition. C'est une nouveauté qui met en question le fonctionnement du monde ancien.

Il est dès lors inévitable que la revendication de penser librement avec sa raison pose de graves problèmes à l'Église. Celle-ci enseignait sur la base de la Bible, un livre considéré comme inspiré par « Dieu », dont elle avait, disait-elle, autorité divine pour en interpréter le sens. Or, dès le XVII^e siècle, des exégètes et pas seulement des chrétiens³ vont remettre en cause cette prétention. Ils démontrent ainsi que le Pentateuque, — les cinq premiers livres de la Bible —, ne peuvent pas avoir été écrits de la main de Moïse, ce qui était jusqu'alors la conviction commune. C'est la position du prêtre catholique Richard Simon [1638-1712] que l'on regarde aujourd'hui comme le véritable initiateur de la critique biblique en langue française. Celui-ci publie à Paris en 1680 *L'histoire critique du Vieux Testament*. Ses idées suscitent émoi et vif désaccord chez des catholiques proches du pouvoir royal. Témoin la réaction négative de Bossuet, représentative des peurs du milieu ecclésiastique :

Je vois un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie ; et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et la spiritualité de l'âme.

Tous les exemplaires du livre (1 300 exemplaires) de Richard Simon récemment imprimé en 1678 sont brûlés en 1679. Il ne sera réédité qu'en 1685 aux Pays-Bas. Lui, découragé, se réfugie à Dieppe dans le ministère d'une paroisse jusqu'à sa mort. Il a fallu arriver au XX^e siècle pour que la *Congrégation romaine pour l'étude des Écritures* admette les points de vue de

3. Baruch Spinoza [1632-1677], célèbre philosophe juif des Pays-Bas, sera excommunié de sa communauté (1616), parce qu'il mettait en cause l'origine divine de la Bible.

ces éclaireurs. Ainsi le discours de la modernité ébranle-t-il dès le départ les certitudes chrétiennes et provoque-t-il de la part de ses tenants de vives réactions de condamnation.

• *XVIII^e et XIX^e siècles*

La modernité est particulièrement représentée par les philosophes des Lumières (autre appellation de la modernité) : Voltaire [1694-1778], Diderot [1713-1784], etc...). Le philosophe allemand Emmanuel Kant [1724-1804] écrit en 1784 :

Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état des mineurités [mineurité s'entend comme mineur opposé à majeur], où il se maintient par sa propre faute. La mineurité est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre. [...] Aie le courage de te servir de ton propre entendement⁴.

Cette devise des Lumières et sa mise en pratique: « *Ose penser par toi-même, ose faire l'usage de ton propre entendement* » va continuer à porter un regard critique sur la doctrine et l'organisation de l'Église basée sur une révélation reçue de Dieu lui-même et sur une tradition censée s'être conservée d'une manière immuable depuis le temps des Apôtres. Cette prétention va être contestée rationnellement au cours du XVIII^e et beaucoup plus encore durant le XIX^e siècle. Mais les Lumières ne sont pas seulement un mouvement philosophique, c'est aussi un mouvement de laïcisation et de sécularisation dans la société politique et civile. Celle-ci veut se débarrasser de l'autorité de l'Église romaine puisque Rome prétend commander, le cas échéant, dans le domaine temporel pour sauvegarder ses propres intérêts. On assiste alors dans la foulée à une émancipation des classes sociales et c'est la démocratie qui se met en marche contestant les gouvernements monarchiques de droit divin.

Les revendications démocratiques et celles des Droits de l'homme des sociétés politiques au XIX^e siècle vont être condamnées par la plupart des papes de cette époque. Ainsi

4. Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?* 1784.

Grégoire XVI (1831-1846) blâme-t-il solennellement les idées de Félicité de Lamennais [1782-1854] qui revendique la séparation de l'Église et de l'État et qui, devant l'exploitation que subissent les gens de la part de ceux qui ont le pouvoir économique et politique, encourage la prise de pouvoir par le peuple des citoyens.

Le pape Pie IX (pape de 1848 à 1878) prend le relais et en 1864 il désavoue sans ménagement dans un célèbre document, *Le Syllabus*, « les erreurs modernes » qui, selon lui, infestent l'Europe. Les propositions en question sont celles qui touchent aux idées « modernes » de l'époque : du libéralisme au socialisme en passant par le gallicanisme et le rationalisme. Le motif est que pour lui « la modernité ou la nouveauté ne sont pas des critères de vérité ». Pêle-mêle sont ainsi condamnés entre autres la liberté de conscience, la liberté de culte pour les autres religions, l'autonomie de la raison, la liberté d'expression, la séparation de l'Église et de l'État, la supériorité du droit civil sur le droit religieux, la relativité de la loi dite naturelle, la désobéissance aux princes légitimes, l'idée que le Pape peut et doit se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.

Le concile Vatican I de 1870, convoqué par le même pape, définit le dogme de l'infailibilité du pape, en réaction à la disparition de son pouvoir temporel sur les États pontificaux. Ce dogme est comme la consécration d'une conception de la foi et de l'Église qui s'affirme avec d'autant plus de force et d'intransigeance qu'elle se sent menacée et assiégée. Plusieurs évêques en désaccord avec la promulgation de ce dogme rentrèrent chez eux avant le vote final.

L'effervescence intellectuelle des années 1890

Les mises en demeure vaticanes n'empêchent pas le développement de la vie intellectuelle en milieu catholique dans le dernier quart du XIX^e siècle en lien avec la recherche en ébullition qui se poursuit dans les universités d'État. Ce n'est

pas uniquement le fait de la tendance « progressiste ». L'orientation contraire se fait également entendre et bruyamment. C'est dans cette ambiance effervescente que se forment, étudient et vont publier « les modernistes ». Rappelons pêle-mêle quelques initiatives de cette brève période. Comme symbole d'ouverture, cinq universités catholiques sont créées en 1875 par les évêques, suite à la loi autorisant l'ouverture d'universités privées. À l'intérieur d'elles voient le jour des facultés de théologie (à Paris en 1889). À la tête de l'Institut catholique de Paris, est nommé un homme d'une grande culture, soucieux de rénovation religieuse et d'un courage intrépide pour défendre les positions nouvelles, Mgr d'Hulst. L'École biblique de Jérusalem est fondée en 1890 par un dominicain, le Père Lagrange. *La revue biblique* voit le jour en 1892, *La revue de métaphysique et de morale* en 1893, les deux revues, *Le Sillon* et *La Quinzaine* qui veulent réconcilier l'Église avec le monde moderne naissent en 1894, *La revue du Clergé français* en 1895. Du côté traditionnel, le journal *La Croix* paraît en 1883 à l'initiative de la jeune congrégation des Assomptionnistes et se lance dans la controverse tous azimuts. *La revue thomiste* est fondée en 1893. La revue jésuite *Les Etudes*, déjà créée, prend une part notable au débat en défendant, elle aussi, les positions officielles de l'Église. Entre les penseurs et les écrivains qui s'expriment dans ces lieux de culture et de débat, se tissent des relations selon leurs sensibilités. Pour les catholiques d'ouverture, c'est dans ce bouillonnement de recherches studieuses et conduites librement qu'ils vérifient le grand écart séparant leur culture religieuse de la culture moderne, notamment dans le cadre du renouveau des études ecclésiastiques et des nouvelles facultés de théologie.

L'embrassement dans le monde catholique

Rapidement, au fur et à mesure que « les modernistes » publient leurs recherches chacun de leur côté sans s'être concertés, la situation s'envenime dans le milieu catholique. Si les

initiatives nouvelles suscitent une vague d'enthousiasme dans le jeune clergé, les réactions de méfiance et d'opposition chez des évêques et des prêtres attachés aux positions traditionnelles de l'Église catholique ne tardent pas à se manifester. Comment comprendre de la part de ces derniers leur résistance si rapide et passionnée ? Certes, le catholicisme est en butte à des difficultés politiques ressenties comme des agressions par ses responsables. Jules Ferry [1832-1893] laïcise l'école en 1880-1881 et déjà se dessine le projet de laïcisation de l'État. Mais ces problèmes, s'ils contribuent à amplifier l'émoi de catholiques traditionnels face aux initiatives des « modernistes », ne sont pas à eux seuls la cause du fort et prompt mouvement d'hostilité des autorités catholiques locales et romaines. C'est que, pour elles, comme on l'a dit, les entreprises des « modernistes » leur semblent concertées dans le but de saper les certitudes de la foi chrétienne. On crie au complot et on dénonce le scandale : n'assiste-t-on pas à une atteinte aux fondements du christianisme solidement établi et professé unanimement depuis des siècles !

Tout au long de la « crise moderniste », on assiste ainsi de part et d'autre à des malentendus et des incompréhensions radicales. Du côté catholique, les points de vue critiques des « modernistes » sont destructeurs de la tradition et, pour empêcher le mal de s'accroître, il faut l'extirper tant qu'il est temps. Se réconcilier avec le monde moderne ne peut se faire qu'en prenant dans ce monde ce qui s'accorde avec la tradition, et en condamnant comme vicié tout ce qui ne concorde pas avec elle. À l'opposé, les « modernistes » partent de la constatation du fossé qui existe entre la pensée moderne et la doctrine de l'Église, et de là ils cherchent comment la purifier, la renouveler et l'actualiser par un effort d'appropriation en usant des acquis des sciences en plein développement, sciences de la terre, sciences historiques et exégétiques, sciences philosophiques. Deux démarches qui ne peuvent se rejoindre : d'un côté, l'Église sacralise sa tradition et le langage qui l'exprime ; de l'autre les « modernistes » se renieraient eux-mêmes en faisant fi des exigences intellectuelles qui sont les leurs et qui appartiennent à leur propre identité. Ils interviennent dans un esprit de service à l'égard d'une tradition dont ils sont membres, à

laquelle ils sont attachés mais dont ils constatent qu'elle est en porte-à-faux dans la culture du temps. Impossible rencontre de deux positions qui ont des conceptions diamétralement opposées de la modernité. Dans l'impossibilité d'un véritable débat à cause du raidissement de l'Église, les deux parties avancent parallèlement. Celle qui prend la posture de l'assiégé réagit violemment, par le soupçon, la dénonciation, les mises en demeure, les destitutions. Celle qui se sent incomprise et isolée avance parfois masquée par peur des coups : ses auteurs utilisent des pseudonymes ou font circuler leurs textes sous le manteau.

2

Louis Duchesne, une approche scientifique de l'histoire chrétienne

Il est temps maintenant d'entrer dans le détail du conflit des autorités de l'Église et de leurs soutiens avec les « modernistes ». Il se déroule en des secteurs différents en raison des compétences et des investissements singuliers des « modernistes » dans les domaines de l'histoire, de l'exégèse biblique, de la philosophie, de la théologie, de la vie sociale et politique. En dépit de la vision erronée des autorités romaines du moment, les « modernistes » ne sont pas une armée rangée en ordre de bataille pour attaquer et détruire la citadelle catholique. Ils sont chacun de leur côté sans se concerter, à l'origine d'initiatives individuelles qui ont pour point commun le vif désir d'actualiser le christianisme dans le monde moderne pour qu'il soit crédible. Commençons par les difficultés rencontrées par les historiens.

L'abbé Louis Duchesne [1843-1922]

Celui qui connaît les premiers ennuis, c'est un historien : l'abbé Louis Duchesne. Né à Saint-Servan en Ille-et-Vilaine, il entre, après ses études au petit séminaire de Saint-Méen et au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc, au grand séminaire de

Saint-Brieuc. Élève brillant, il est envoyé à Rome par son évêque pour y achever sa théologie. De retour en France, il est ordonné prêtre en 1867 et devient professeur au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc de 1867 à 1871. En 1871, son évêque, constatant son appétit intellectuel jamais rassasié, lui fait continuer ses études à Paris. Il suit d'abord les cours de l'École des Carmes fondée en 1845 pour assurer une formation de bonne tenue aux prêtres. Il y obtient une licence de lettres puis il fréquente l'enseignement de l'École des Hautes Études récemment créée, où il s'initie à la philologie¹ et aux antiquités grecques. En 1873, il est nommé membre de l'École française de Rome, qui s'organise alors comme section de l'École française d'Athènes. À ce titre, il est chargé de missions archéologiques en Grèce, notamment au Mont-Athos, et en Asie Mineure. Mais il se consacre désormais à l'histoire ancienne de l'Église. Il est nommé professeur à la faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris le 24 janvier 1877 pour y donner un cours d'histoire du christianisme. Il y applique avec rigueur « la méthode historique ordinaire », ce qui signifie pour lui « recueillir les témoignages, les peser, les comparer d'après eux, non pas d'après des idées préconçues et des sentiments particuliers ». Ayant préparé ses thèses de doctorat, il les soutient en mars 1877 et recueille le plus grand succès auprès du jury et de ses collègues compétents. Sa thèse principale est une *Étude sur le Liber pontificalis*. C'est sur ce travail qu'il va commencer à rencontrer des résistances en milieu ecclésiastique qui aboutiront à la mise à l'index en 1912 d'un de ses livres majeurs.

Le *Liber Pontificalis* est un écrit ancien de l'Église de Rome. C'est un catalogue chronologique de tous les papes et évêques de Rome, compilé dans des milieux ecclésiastiques de cette ville à partir du v^e siècle. C'est une source de l'histoire du haut Moyen-âge mais les données doivent être reçues avec prudence, surtout pour la période antérieure à sa première rédaction qui reflète surtout l'état des connaissances de ceux qui l'ont écrit. Il se présente comme une suite de notices biographiques des différents papes, dans l'ordre chronologique, des origines jusqu'à la fin du

1. La philologie est l'étude d'une langue par l'analyse critique des textes.

IX^e siècle. Pour chaque pape, on trouve le nombre de ses années d'épiscopat, son origine géographique, le nom de son père, les empereurs qui ont régné pendant son épiscopat, les constructions qu'il a ordonnées (surtout les églises de Rome), les ordinations qu'il a prononcées, ses décisions majeures, les circonstances de sa mort, le lieu de sa sépulture, la durée de la vacance du siège apostolique jusqu'à l'ordination du pape suivant.

L'ouvrage paraît avoir été compilé par des clercs de second rang de la cour pontificale, qui ont mis par écrit, très longtemps après leur époque, les données légendaires concernant les premiers papes. Aussi remarque-t-on nombre d'erreurs, qui pourtant ne diminuent pas l'intérêt de ce document comme source historique. Tout ce qui concerne les trois premiers siècles est révélateur de ce que l'on pensait savoir au V^e siècle sur l'Église primitive, en s'appuyant sur une tradition orale encore très flottante, l'Église de Rome étant encore incapable de centraliser les diverses sources des Églises locales (les contradictions entre les textes de Tertullien et d'Irénée de Lyon sont révélatrices à cet égard). À partir du IV^e siècle, les compilateurs disposent d'une documentation plus sûre, même s'il existe des erreurs et des incohérences. À partir du début du VII^e siècle, les notices sont contemporaines des papes concernés, rédigées peu de temps après leur décès, et peuvent être considérées comme fiables. Des chroniqueurs plus tardifs continuent l'ouvrage à partir du XII^e siècle environ jusqu'au milieu du XV^e avec des informations d'une qualité variable.

Le travail de l'abbé Louis Duchesne, avec des commentaires et mises à jour, se présente comme un ouvrage de référence salué dans les milieux universitaires. Cependant il rencontre l'hostilité des milieux catholiques traditionnels qu'il bouscule dans leurs certitudes. On reproche d'abord à Duchesne :

un ton concis que l'on accuse d'être tranchant et aigu au point de blesser les oreilles de la piété filiale envers la Sainte Mère Église et ses vénérables traditions².

2. Lettre de l'abbé Ligier adressé à l'abbé Duchesne, cité dans l'ouvrage de Brigitte Waché : *Monseigneur Louis Duchesne*, École Française de Rome, 1992, page 81.